

VOYAGES

EN ZIGZAG

AUX

ALPES ET EN ITALIE.

VOYAGES

EN ZIGZAG

AUX ALPES ET EN ITALIE.

PAR TOPFFER.

5



BRUXELLES,

MELINE, CANS ET C^e LIBRAIRES-ÉDITEURS.

LIVOURNE.
MÊME MAISON.

LEIPZIG,
P. MELINE.

—
1855

VOYAGES EN ZIGZAG

AUX ALPES ET EN ITALIE.

Dix-neuvième journée.

Dès hier notre malade mangea sa ration de saucisson auprès d'un ruisseau tari : signe qu'il entraît en convalescence. Aujourd'hui, il se trouve complètement rétabli, en sorte que le coussin jaune qui constituait à lui tout seul notre ambulance est mis à la disposition de chacun des braves du régiment.

Nous voulions partir de bonne heure, mais il faut attendre.] Une énorme charrette, chargée de balles de coton, obstrue la route, obstrue le pays; devant cê masto-

donte tout s'arrête ou rebrousse; autour, tout crie, tout se démène; les fouets claquent, les mules s'abattent, jusqu'à ce qu'enfin le monstre s'engage lentement dans la rue de Borgo, où, de son ventre, il bouche les fenêtres, emporte les volets et broie les étages.

Toujours des montagnes. Vernon commence à manquer d'air. C'est vrai que les montagnes, surtout si elles sont toutes les mêmes, finissent bien par avoir aussi leur genre de monotonie. Celles-ci, hormis dans le défilé des gorges de la Brenta, où elles viennent border la rivière de parois stériles et tourmentées, se ressemblent et par leur physionomie et par leurs accidents. Elles ne sont ni nues ni boisées, ni douces ni sauvages, ni chair ni poisson. Mais au delà des gorges elles se couronnent d'arbres, elles se parent de verdure, et, de plus en plus fraîches et fleuries, elles inclinent leurs dernières pentes jusque sous les murs de Bassano. A partir de cette ville, plus de monts, plus de coteaux, mais une immense plaine où l'on ne voit communément que le ciel et la route. A nous alors, Suisses, de manquer d'air.

Il est dimanche. A Grigno, où nous arrivons affamés, on ne trouve que des poulets. Qu'à cela ne tiennet! Aussitôt neuf de ces malheureux ne font qu'un saut du verger au tournebroche. Cependant la table se dresse; père et mère s'en mêlent, et l'aïeul, et les enfants, et des moutards et le chien. C'est bien du monde. Aussi l'aïeul se met-il à donner la chasse à ses petits-fils, à ses petites-

filles, et partout où il en attrape, d'une paire de soufflets, ou d'un coup de pied dans l'organe, il les envoie directement *alla chiesa*. Après quoi, il revient contre le chien, qu'il envoie au diable, et aux curieux, qui, chassés de la porte, escaladent les fenêtres. C'est bruyant, et l'on n'y voit goutte; mais les poulets, y compris un coq octogénaire, sont excellents, et ce déjeuner comptera.

En tout pays, pour les pêcheurs il n'y a pas de jour de repos. La Brenta est bordée d'hommes demi-nus qui fouillent le fond des anses avec une coiffe fixée au bout d'une perche. Ces hommes ne prennent rien, mais ils ne se découragent pas; rien n'est obstiné comme un joueur. Voici dans les cabarets, des barbus qui, la veste sur l'épaule, crient *cinque! sei! otto!* C'est le jeu de la mora. Leur voix s'y enroue, leur œil s'y enflamme; on dirait, non pas un divertissement, mais quelque sinistre brutalité.

Au delà ce sont des étalages de pastèques; tout autour, des riches qui se gorgent pour un liard, une populace qui contemple, des pousseux à leur affaire. Plus loin, une longue file de femmes qui, sorties de l'église, regagnent leurs hameaux. Toutes, jeunes et vieilles, ombragent d'une blanche toile leurs traits brunis : le jaune, le rouge, éclatent dans leurs vêtements, et elles jasant ou folâtraient avec un bruyant abandon.

Ces dimanches-là sont certes bien différents des nôtres, mais pas plus médiocrement célébrés, malgré le